

VOYAGE

Le griot de Marrakech

Mahi Binebine

photographies de Luis Asin
L'Aube, 2006, 108 pages, 14 euros

► Marrakech est à la mode. Mais, enfin, ce n'est pas parce que cette ville, depuis quelques années, s'est refait des couleurs qu'il faut éviter d'en parler. Certes, il y a pas mal de raisons pour se détourner du flot des touristes en quête d'exotisme à bon compte, d'émois plus ou moins avouables et de soleil livré en demi-pension autour d'un bassin bien propre. Car Marrakech ne se résume pas à quelques perversions touristiques et autres spéculations immobilières : sous l'ombre de la Koutoubia, les remparts de la ville rouge abritent neuf siècles d'histoire et une société humaine autrement désintéressée et chaleureuse, une fois tombé le masque pour touristes. Le peintre et romancier, Mahi Binebine, est un Marrakchi pur sucre. Sa ville natale est déjà présente dans nombre de ses livres et le dernier, *Le griot de Marrakech*, lui est entièrement consacré. Ce recueil de textes illustrés par les photos ascétiques du photographe portugais, Luis Asin, n'est pas un guide pour voyageur en goguette, mais une façon de s'aventurer dans les ruelles de la ville, de rencontrer tel ou tel personnage qui a, un temps, connu son heure de gloire et de revisiter, avec un regard cri-

tique, une histoire dont les fastes s'étalent à longueur de palais et autres riads, fastes qui illuminent mais ne doivent pas pour autant aveugler. C'est aussi le souvenir d'un Marrakech disparu : celui de

l'enfance au quartier Riad Zitoun et des contes de Sidi Moussa, l'histoire de Sidi Bel Abbès, le saint patron de la ville, racontée par Dada, l'esclave noire de la famille (présente dans le premier livre de l'auteur), celui du *Mellah*, le ghetto juif et de l'ami Prospère Bocara. Mahi Binebine raconte aussi le hammam Addi, célèbre pour sa pierre noire qui avait la vertu de soulager la disgrâce des bossus, livre ses souvenirs de la rue du Pardon où, adolescent, il laissera son pucelage, rue où les psal-

modies des aveugles *“trouvaient grâce auprès des pêcheurs reconnaissants (...) parce que leurs yeux morts ne jugeaient pas”*.

Le lecteur aidé de Mahi Binebine déambule dans la vieille cité, croise, ici ou là, le grand-père et le père de l'auteur ou la figure du poète Ben Brahim, marque une pause aux jardins de l'Agdal pour évoquer la noyade d'un négrillon, s'arrête sous les remparts pour en observer d'étranges traces blanchâtres ou vérifie si Dar Bellarj, la maison aux cigognes est, comme le dit la rumeur, hantée ou non... Le palais de Bahia a beau être un des joyaux de la ville, l'auteur aiguise le sens critique du visiteur en contant l'histoire du vizir à l'origine de la demeure : *“L'arbitraire de son pouvoir féodal et corrompu dont on traîne encore les boulets nous a jetés pour une durée indéterminée dans les affres du Moyen-Âge. Oui, j'avais dit (ce que je n'avais pas su dire à mon père) tout le mal que je pensais de ces suzerains qui incarnaient à mes yeux l'arantèle dans laquelle nous nous débattons encore, et qui continuent de faire des émules dans nos villes et nos campagnes.”*

Enfin, Marrakech, vers qui affluent des foules de plus en plus nombreuses et disparates, trop souvent aveugles au sort de leurs hôtes, est aussi, comme trop de cités du Sud, un endroit que l'autochtone cherche à fuir. Et Morad pourrait en apprendre à plus d'un : pour vivre, Morad vend ses services en faisant la queue au consulat de France pour les candidats

au visa et monnaie quelques utiles conseils sur les procédures à suivre pour obtenir le ticket gagnant vers un ailleurs républicain et prospère. Aussi, lorsque Mahi Binebine avoue revenir *“recoller les morceaux”* à Marra-

kech après avoir passé vingt ans à l'étranger, Morad le met en garde : *“En venant t'asseoir à ma table, j'ai tout de suite deviné que tu étais fou. Ne répète surtout pas ce que tu viens de me confier, on risque de te lyncher.”* M. H.

ESSAI

Globalisation et métissage. Approche comparée de la population antillaise en France et en Grande-Bretagne

Anais Favre

L'Harmattan, 2006, 16,50 euros

► L'auteur se propose de saisir les situations que connaissent les Antillais en France et en Grande-Bretagne et de favoriser ainsi une approche comparative. Elle précise comment sont étudiées de part et d'autre de la Manche ces situations. Elle évoque ainsi les cadres théoriques qui prévalent en Angleterre (où, selon l'auteur, on distingue une période “moderne” et une “postmoderne”) ou en France (avec, notamment, les travaux de Jean-Louis Anselme, François Laplantine, Alexis Nouss). Elle se réfère pour définir sa propre position également aux travaux précurseurs de Roger Bastide et discute ou rappelle les apports de Linton et de quelques autres, relativement aux processus d'acculturation notamment. L'idée de cette comparaison est la bienvenue et l'on ne peut qu'escompter d'utiles enseignements d'une telle posture. Ainsi l'auteur donne quelques repères historiques pour

contextualiser dans les deux sociétés les questions interculturelles. On peut de la sorte encore mieux souligner que les attitudes trop souvent indexées à une culture implicitement considérée comme statique ne valent que selon une conjoncture. On regrettera cependant que la présentation des approches théoriques soit trop succincte et le plus souvent peu